

## Conférence d'Isabelle Raviolo

### L'Étincelle

Tout d'abord un grand merci à Laurent Vrignon qui m'a invité à venir partager avec vous mon expérience d'enseignante. Merci aux fraternités lasalliennes de m'accueillir à Dijon. C'est une joie, c'est un bonheur d'être présente ici aujourd'hui parmi vous et d'échanger sous les auspices de Saint Jean-Baptiste de La Salle. J'essaierai de répondre au mieux à l'appel qui m'a été adressé pour que mes paroles puissent devenir pour vous, et par vous pour vos élèves, des chemins de réflexion, de dialogue, d'enrichissement mutuel. J'essaierai donc d'ouvrir ma parole au questionnement, au débat, voire à la contradiction. Il n'est donc pas question ici pour moi de vous livrer un enseignement, loin de moi cette idée, mais plutôt de partager avec vous un regard sur la relation de l'enseignant aux élèves : une attitude que j'essaie moi-même, dans mon quotidien d'enseignante, d'incarner au mieux avec les jeunes qui me sont confiés. Une recherche donc d'intériorisation, de silence, qui rend possible une écoute éveillée. La patience, l'humilité dans les pratiques pédagogiques : un chemin commun de créativité. Ce chemin commun de créativité, il passe par l'étincelle, et cette étincelle est sous le signe d'un thème : « Veilleur, éveilleur. » L'étincelle, nous la veillons en nous-même et nous l'éveillons dans le cœur, dans l'âme de nos élèves. Elle est pour moi sous le signe d'une dynamique, d'une épreuve, celle de la générosité, que je vais décliner au fil de cette intervention.

Pourquoi « épreuve » ? Parce que c'est à la fois ce que j'éprouve passivement, me venant de la vie extérieure d'une altérité, celle de mes élèves, celle de mes collègues, celle de l'équipe éducative plus élargie : les secrétaires, les personnels qui interviennent dans l'école, et l'épreuve aussi, c'est ce que moi j'éprouve en tant que sujet, acteur de cette histoire commune. Et cette épreuve, si elle se place sous le signe de l'étincelle, c'est pour nous, enseignants, comme une parole, une parole donnée, une parole reçue, une parole qui est au cœur de notre vocation, et qui, si l'on réfléchit bien, n'est jamais prise : on ne prend pas la parole, on la reçoit d'abord de quelqu'un d'autre, on l'éprouve. Cette parole reçue peut alors se donner, elle peut alors devenir féconde, sinon on parle tout seul, ou on s'écoute en s'isolant sur soi, on se replie sur son quant-à-soi. Cette parole qui se replierait serait vide et stérile, elle tournerait en rond. Au contraire, si la parole que l'on parle vient d'une écoute profonde de la parole première, du verbe intérieur, de l'étincelle, alors cette parole porte en elle la charge de toutes les voix de nos élèves, voix qui nous appellent, voix qui se font berceau, nacelle. Il n'est donc pas vrai que savoir, finalement, c'est savoir ce qu'on dit, car alors on n'écouterait plus que soi, et on se rendrait sourd à ceux qui nous appellent. On parle, plutôt on écoute avec ce qu'on ne sait pas, et le vide qu'on fait en soi, c'est peut-être l'hospitalité reçue et l'hospitalité rendue à la chose qui nous visite, à ce quelque chose d'intérieur de plus

intime à soi que soi, à quelque chose qui nous visite, une visitation rappelant la vocation de l'enseignant. C'est une manière de laisser être l'élève, dans nos vies, par sa singularité, dans la lumière de son visage, dans la lumière de sa liberté.

Alors avec vous je vais explorer ce chemin de l'épreuve de la générosité par l'étincelle à travers l'audace de notre mission éducative. Oser porter une pédagogie de l'étincelle, qu'est-ce que ça voudrait dire pour nous ? C'est peut-être ce que Laurent a rappelé tout-à-l'heure : porter une promesse, c'est-à-dire ouvrir un chemin : un chemin de liberté. Alors peut-être que s'épanouit l'espace d'une attention, le lieu possible d'une rencontre. C'est ça le beau risque à courir de notre mission éducative, le risque d'un chemin que l'on construit ensemble, un chemin qui s'inscrit dans l'arche de la parole : une arche qui est une traversée, un voyage, une aventure que nous sommes appelés à vivre dans le cœur des voies de nos élèves, comme un lieu de pur accueil et de don véritable, qui n'est finalement soi qu'à être hors de soi, et qui travaille alors à dissiper nos leurre, nos représentations toutes faites, nos prêt-à-penser. Découvrir l'élève dans son altérité, c'est le découvrir au plus intime de lui-même, non qu'il s'agisse d'imaginer percevoir cette intimité, mais bien au contraire d'essayer de l'éveiller en veillant soi-même à l'intimité de son être dans le cœur à cœur avec Dieu. C'est ce lieu non définissable par les mots, cet espace intérieur qui va redonner en l'ouvrant l'ouvert à lui-même dans l'ouverture d'un espace, dans l'espace d'une écoute, où cette écoute se fait désappropriation de soi, désappartenance de son mien, de son tien, pour frayer une voie d'investigation pour tenter ensemble de réfléchir sur ce que signifie être enseignant aujourd'hui. Dans la fraternité, dans la sororité des écoles chrétiennes.

Saint Jean-Baptiste de La Salle a proposé dans la Règle des Frères une parole qui me touche, une question : « Avez-vous regardé jusqu'à présent le salut de vos élèves comme votre propre affaire pendant tout le temps qu'ils ont été sous votre conduite ? » Qu'est-ce que ce salut, sinon finalement cette promesse habitée par l'enseignant dans le rapport à son élève, une promesse qui rappelle ce que signifie pour nous Jésus au plus intime de soi dans l'écoute d'une parole première, dans l'écoute de ce verbe intérieur qui nous est laissé et qui fait que notre métier n'est pas un métier, mais plus une mission de baptisé, car il ne s'agit pas de faire de différence entre nous et notre métier. Enseigner, c'est être, et être, c'est cette attention à l'étincelle, cette vigile de l'esprit, intérieur à soi, qui porte au-delà de soi, dans l'advenue d'un tiers qui est toujours présent dans la relation du dialogue avec l'élève. Alors comment l'acte éducatif peut-il devenir une manière de vivre mon baptême ? C'est peut-être par le défi d'un autre regard sur l'élève. Le défi de l'étincelle, c'est le défi d'une naissance mutuelle, la naissance d'un regard, mais d'un regard qui écoute la voix rendue par le visage de l'élève, une voix qui appelle à la réponse, une voix qui appelle à la responsabilité du salut de l'élève, de la promesse d'un chemin qu'on lui ouvre. Ce baptême, comme l'a rappelé le Frère, n'est pas seulement d'eau, c'est un baptême de feu, et ce feu, Jésus est venu nous l'apporter sur terre. A la veille de sa Passion il nous dit : « Comme je voudrais

qu'il brûle d'abord dans vos cœurs! » Ce feu, le feu du baptême de la Pentecôte, le feu qui illumine nos vies, c'est une écoute de la Parole qui précède toute écoute de l'élève, une écoute de la Parole qui est obéissance, obéissance à Celui en qui le Père a mis tout son amour. Alors enseigner, oui, c'est vivre son baptême, c'est s'engager, s'accomplir dans le chemin baptismal où l'on entre dans le mystère de l'étincelle, c'est-à-dire dans le mystère d'une renaissance mutuelle avec nos élèves et pour nos élèves. Le mystère d'une passion et d'une résurrection, le mystère de toutes ces résurrections de vos élèves que vous avez pu peut-être expérimenter au fil des années de votre métier, de votre mission éducative. Des élèves qui ressurgissent d'eux-mêmes, qui découvrent en eux quelque chose qu'ils ne trouvaient pas chez eux, à cause de blessures affectives, à cause de chemins qui s'étaient brisés, et que, par la parole de l'enseignant, ils retrouvent par une intimité en eux, où quelque chose est reçu depuis l'éternité de Dieu. Peut-être une conformation au Christ est en train de se jouer dans cette mission éducative auprès des jeunes. Peut-être que cette conformation au Christ, c'est ces verbes que je vous propose, dans le mot étincelle surgissent des verbes, les verbes de notre mission : aimer nos élèves, les servir, c'est discerner et accompagner de chemin de salut dont parle saint Jean-Baptiste de La Salle, c'est élever nos élèves et les éveiller à cette étincelle.

Quand Laurent Vrignon m'a proposé ce thème, il m'a dit : « J'aimerais bien aussi que tu parles d'un auteur dont je lui avais parlé quand on s'était rencontré. C'est un auteur qui s'appelle maître Eckhart qui est un philosophe, un prédicateur, donc un enseignant, Dominicain, un mystique et un théologien du XIV<sup>e</sup> siècle. Alors, pourquoi vous parler de maître Eckhart pour l'étincelle ? Parce que c'est une métaphore qui habite toute son œuvre : l'étincelle. Et cette métaphore, elle dit la profondeur de l'intime, profondeur de l'intime qui est au cœur de nos existences et qui fait que nous sommes présents à nous-mêmes et aux autres, parce que d'abord présents à cette intimité. Donc c'est pour ça que finalement retourner aux sources des textes, c'est explorer le sens de cette étincelle venant d'un foyer invisible et dont nous ne savons pas finalement dire ce qu'il est, que nous expérimentons plutôt, que nous éprouvons dans le service, dans l'amour, mais aussi dans l'intelligence du cœur et dans cette charité discrète qui écoute par-delà les bruits la parole profonde qui habite chacun de nos élèves, chaque parcours de vie et qui, dans son jaillissement, se refuse à nos pensées et à nos représentations ? C'est peut-être cette présence vécue au plus intime qui est promesse d'accomplissement. Alors c'est quoi oser ? Porter la pédagogie de l'étincelle, la promesse que notre humanité porte en creux en elle-même, c'est peut-être ça, avoir l'audace, selon cette vibration intérieure, exister dans la circulation mutuelle d'un appel et d'une réponse avec nos élèves.

Je vous proposerai ce plan : tout d'abord, je parlerai de l'identité et de la liberté en faisant jouer des catégories philosophiques. N'ayez pas peur, je vais les expliciter de façon claire : le même et l'autre, puis en deuxième partie je proposerai la réflexion sur l'espace de la rencontre, dont j'ai parlé en introduction, avec deux catégories : la

proximité et la distance, et j'explorerai enfin la contemplation et l'action à travers ce que signifie, au fond, être généreux. Est-ce une expansion, un discernement, ou est-ce au contraire une vigile de l'esprit qui s'ancre dans la vocation baptismale où elle passe par une mort pour ressusciter. Et quelle est cette mort à soi, sinon peut-être une mort à ces représentations et aux idées que l'on se fait sur les élèves, sur les collègues. Pourquoi veilleur ? Parce que ce que nous veillons en nous-même, c'est cette présence à l'étincelle, et « veiller », qu'est-ce que ça pourrait vouloir dire tout d'abord, sinon être conscient de cette étincelle qui m'habite, être conscient d'une étincelle en moi-même. Et si je suis conscient de cette étincelle en moi, je sais qu'elle habite cet élève qui m'est confié. Alors veiller ce n'est pas seulement un éclair de conscience, ou une prise de conscience instantanée, qui aussitôt passerait, quand elle ne serait plus éveillée à ma conscience, mais c'est un maintien, un maintien de cette conscience en éveil, et une recherche incessante, c'est-à-dire l'exigence éthique d'une vigile de l'esprit. L'exigence éthique d'une vigile de l'esprit, ce que maître Eckhart appelle une réminiscence. Au sermon 53, il dit : « Souviens-toi de la grande noblesse que Dieu a mise en toi. » Qu'est-ce que ça veut dire, « cette grande noblesse que Dieu a mise en nous » ? C'est peut-être cela, l'étincelle, c'est-à-dire la présence active de l'image de Dieu en moi, de sa possible ressemblance. Alors veiller l'étincelle c'est se souvenir d'une présence au plus intime de moi, d'une parole qui brûle en moi, de ce feu que Jésus est venu apporter sur terre. Et c'est alors une réminiscence de la présence, d'une présence immémoriale. Alors, oser l'étincelle, qu'est-ce que ça voudrait dire, sinon écouter attentivement ce que la parole nous promet, son cantique spirituel, le lieu où notre être brûle, corps et âme, en un chœur où le monde est chanté, offert par les hommes dans l'expérience d'une générosité, c'est-à-dire l'expérience d'une désappropriation de tout ce que nous pensions être la vérité, tout ce qui nous viendrait de nous-même, c'est-à-dire tout ce qui viendrait de notre conscience au sens privatif, total, exclusif. Il faudrait donc pour veiller advenir à un tréfonds de soi, dépasser la couche superficielle de l'ego pour parvenir dans un dédevenir à soi-même au cœur de soi : c'est ça peut-être la veille, la veille par rapport au sommeil, à l'homme qui dort sur le mol oreiller de ses représentations, sur le mol oreiller de ses idées qu'il a sur l'élève et sur lui-même et sur le monde. Peut-être que c'est l'engagement de l'enseignant, qui n'est autre que l'engagement au travail du dialogue, au travail d'une authenticité où ne s'affirme pas un héroïsme déraciné de la pesanteur des choses, mais au contraire une advenue de l'homme dans sa mesure, un travail sur cette pesanteur, un travail qui en fait advenir le levain. « Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure. » Veillez cette étincelle qui est ce feu brûlant sur la terre.

Je vais rapidement vous présenter le sens du mot « étincelle » chez cet auteur, maître Eckhart, spirituel du XIV<sup>e</sup> siècle, Dominicain, Pour vous le situer, il est né en 1260 en Thuringe au centre de l'Allemagne ; il est mort en 1326, on ne sait pas où puisqu'il est mort sur les routes en se rendant à son procès à Cologne. Pour lui,

l'étincelle, c'est d'abord des expressions qui parsèment son œuvre latine et son œuvre allemande, des expressions où il signifie une profondeur de l'intime, et où il nous dit que finalement, dans l'étincelle et par l'étincelle, se joue l'identité et la liberté de chaque personne, c'est-à-dire ce même et cet autre. Ce même que nous pensions que nous étions à nous-même dans l'identité d'un idem : je suis bien celui que je crois être, l'ego de l'œil d'autrui, que l'œil me renvoie dans le monde, mais aussi ces images que j'ai sur moi, ces images que l'adolescent a sur lui qui sont souvent négatives et qui, par le regard d'un enseignant, à son service, dans l'amour et dans la vigile de l'esprit par le discernement, il se découvre finalement autre, il découvre en lui une source, un puits fécond où advient une étincelle, où advient l'autre lui-même. Et l'autre lui-même git dans l'abîme. Si « je est un autre », c'est peut-être que cet autre, c'est dans le sans-fond, c'est-à-dire dans le tréfonds d'un en-soi, d'un château intérieur, qu'il réside. Non en tant que substance, rigide et fixe, mais au contraire en tant que vie dynamique, et c'est dans cette dynamique que s'éprouve la générosité, dans l'être conscient de la présence de l'étincelle en soi, un être qui veille, un être qui se souvient de cette grande noblesse de sa vocation et qui éveille alors ses élèves à porter la parole et à l'enfanter. Cette étincelle, chez maître Eckhart, c'est ce qu'il entend être l'image de Dieu en moi, un quelque chose d'immémorial, un quelque chose qui passe ma naissance mondaine et qui s'inscrit, qui s'ancre dans l'arche de la parole, c'est-à-dire dans l'éternité même de la Trinité. Et cette petite étincelle, c'est la marque divine en moi, quelque chose de si apparenté à Dieu que c'est un unique et sans différence avec Dieu. Une image sans image, une image qui dépasse toutes les images. Cette image de Dieu en moi, elle n'est pas du monde, elle n'est pas du temps, elle n'est pas de l'espace. Elle dit une communauté humaine, une condition humaine qui excède la temporalité. Et ouvrir le chemin d'une promesse, baptisé comme Dieu le fait, dans l'Esprit Saint et le feu, c'est revenir à la présence intime dans laquelle nous pouvons réactualiser notre baptême, c'est-à-dire revenir à ce levain intérieur qui n'attend qu'un regard actif, un regard attentif pour naître et s'éveiller, s'éveiller à l'étincelle et c'est à nous, enseignants, d'éveiller nos élèves, car c'est à nous de mettre la lumière sur le boisseau pour qu'elle brille pour tous ceux qui sont dans nos maisons, dans nos écoles, dans nos villes. Cette étincelle c'est alors, vous l'avez compris, une parole, l'esprit d'une parole qui me devance, une parole qui me précède, une parole qui m'appelle et à laquelle je dois répondre, parole au-dedans et parole que j'entends, parole où la pédagogie s'ancre dans l'intériorité de la personne, où j'accueille l'altérité de mes élèves en disant la parole, en la prononçant, mais aussi en l'enfantant, dit maître Eckhart. Et c'est là peut-être qu'éveillés, cette veille ou cette vigile intime devient effective et réelle parce que cette pédagogie à laquelle nous sommes appelés, une pédagogie centrée sur l'intériorité de la personne de chaque élève, c'est une pédagogie où la parole est d'abord écoute, d'abord obéissance, d'abord contemplation. Si j'obéis, ce n'est pas que je me soumetts, si j'obéis, j'écoute ce qui me précède, j'écoute ce qui m'est le plus intime. Ainsi, l'écoute attentive, qu'est-ce que cela signifie pour l'action que nous avons auprès de nos élèves ?

Ça signifie être présent, vraiment, à chacun, donner confiance, redonner confiance, porter l'élève, porter l'élève dans son cœur, porter l'élève dans la prière, porter l'élève dans son existence, c'est lui vouloir du bien, être bienveillant, c'est-à-dire lui ouvrir un chemin et l'accueillir dans sa différence sans jugement. Faire jaillir alors en lui l'étincelle de l'espérance, c'est construire pour l'élève un chemin de liberté qui dépasse l'identité du même ou cette clôture dans la totalité, qui fracture le solipsisme de nos consciences pour ouvrir l'élève à quelque chose de l'au-delà des représentations, pour découvrir à l'élève la réalité qu'il est au plus profond de lui, la beauté de son âme. L'étincelle c'est alors, peut-être, quand l'œil de l'enseignant écoute la présence de l'élève. Quand nous franchissons le même pour aller vers l'autre, ce franchissement qui signifie l'étincelle chez maître Eckhart, s'appelle l'épiphanie du visage chez Lévinas. L'épiphanie du visage qui ouvre l'humanité, qui m'invite à la prédication, à la parole prophétique. Par le langage, elle va instaurer alors une communauté humaine où les interlocuteurs, sans se confondre, tout en restant absolument séparés, seront vraiment fraternels. Aimer l'élève comme son prochain, c'est-à-dire l'élever, l'éveiller, c'est ouvrir en lui l'espace d'une rencontre où j'accueille son visage, son expression, c'est-à-dire où j'accueille l'ouverture même de sa vulnérabilité d'élève. L'élève qui m'est confié, c'est d'abord celui qui dit par son visage une parole qui m'est adressée, et cette parole dans sa vulnérabilité est aussi une offrande : l'élève également m'ouvre un chemin intérieur où je grandis avec lui. C'est ma responsabilité qui donne aussi la densité à son appel et c'est son appel qui ouvre ma responsabilité : appel de son visage, appel où l'autre ne se réduit plus à la représentation que le monde a de lui, mais où il devient l'altérité de ce prochain à travers la lumière du feu baptismal, à travers l'étincelle.

Ce qui nous amène à la deuxième partie : si l'altérité est bien cette ouverture de l'espace, ça veut dire que la coquille doit être percée, qu'il y a une épreuve de la rencontre, la rencontre avec l'élève, la rencontre où la réponse à la parole est notre tâche, où nous donnons notre parole à l'élève dans le travail, dans l'écoute, dans l'accompagnement et le discernement. Alors s'ouvre la possibilité d'un dialogue : d'abord un dialogue intérieur, silencieux de l'âme avec elle-même, qui rend possible le dialogue comme proximité et distance, le dialogue comme l'entre-échange, l'entre-échange où, finalement, notre réponse à la parole de l'élève est notre tâche, là où notre voix a charge des voix étouffées et interrompues. Cette tâche que nous avons finalement à accomplir ensemble, ce n'est pas un chant désincarné ou une voix unique, mais c'est une tâche qui s'ouvre à l'éducation comme une promesse ; une éducation qui s'ancre dans la vie discontinue, dans l'appel à renouveler sans cesse l'expérience de ce dialogue comme proximité et distance. Dia, en grec, ça dit deux choses : ça dit à la fois un écart, la distance, et un cheminement : la rencontre, ce que j'appelle ici la proximité. Alors le dialogue est quelque chose d'autant plus fécond qu'il y a un écart en jeu. Sinon, le dialogue tourne au monologue à deux, et l'esprit ne progresse pas. Dia, cela dit également un chemin, un chemin qui traverse un espace, celui-ci même pouvant offrir

une résistance, un réel, un coefficient d'adversité, et le réel de chacun de nos élèves, ce n'est pas les représentations que j'ai de lui, c'est quelque chose qui m'est tout à fait inconnu et qui m'appelle. Le dialogue n'est donc pas immédiat, mais il prend du temps, il prend le temps de la patience, de l'humilité. C'est progressivement, patiemment, que les barrières tombent, que les positions respectives, écartées et distantes comme elles sont, se découvrent l'une l'autre, se réfléchissent l'une par l'autre, et élaborent alors lentement les conditions de possibilité d'une rencontre avec les élèves.

Alors le « logos », ça dit quoi ? Ca dit le commun d'un discernement, justement, d'une intelligence commune. Celui-ci ayant finalement en dialogue avec l'élève sa condition et sa visée : c'est-à-dire qu'au travers même des écarts s'engendre un commun qui n'est pas un commun de résorption des écarts ni d'assimilation forcée, mais qui est peut-être avec nos élèves une tension interne aux écarts donnant à travailler, donnant à travailler sur ce que nous pensions être et que finalement nous découvrons tout autre. Chacun défait alors sa position, ce qu'a d'exclusif sa position et commence à mettre en regard de sa position la position de l'autre. C'est pour ça que je sors d'une totalité pour aller vers l'infini, c'est pour ça que le visage de l'autre est toujours un expressif, une parole qui m'appelle et qui vient briser ce qui était solitairement évident, tant est dur le dialogue entre professeur et élève, un « entre » se fait jour, un « entre » se fait jour et chaque position s'entrouvre à l'autre. Dans cet « entre » l'élève peut grandir, la parole peut devenir féconde, l'étincelle peut jaillir parce que je me serai fait obéissant, humble à l'écoute de ce qui l'habitait. Par la pensée passe quelque chose d'actif et l'élève peut advenir à son chemin de liberté.

Alors oui, il s'agit bien d'apprendre à nos élèves à goûter les choses intérieurement, à se concentrer, à leur ouvrir des chemins de liberté en les accompagnant spirituellement. C'est donc bien leur faire place, comprendre avant de réagir, se départir de ses représentations pour éduquer à la liberté, à la responsabilité, c'est-à-dire, loin des conformismes identitaires, loin de nos résistances, entrer dans l'existence libre, un exister librement, qui se tient hors du subir dans la puissance inventive d'un dialogue, c'est-à-dire d'un écart, dans l'épreuve d'un commun intensif du dialogue avec l'élève, l'expérience d'une éducation fondée sur la générosité.

Dans le sillage de maître Eckhart, au XVI<sup>e</sup> siècle, un humaniste nommé Charles de Bovelles, qui écrit deux ouvrages : « Le Livre du Néant » et « Le Livre du Sage », nous livre une très belle phrase à la fin du Livre du Sage : Il dit : « Tu es homme : tiens bon dans l'homme. » « Tenir bon dans l'homme, c'est peut-être à cela que nous invite le mot « veiller » et le mot « éveiller ». Tenir bon dans cette incarnation qui est le lot de notre condition d'hommes, conduire les élèves sur le chemin de cette lumière qui conditionne la plus haute sagesse, c'est-à-dire qui leur ouvre une paix intérieure, une liberté où habite le château de leur cœur, c'est-à-dire quelque chose qui se donne à eux de plus loin qu'eux, ou finalement l'espace d'une rencontre se fait entre la proximité à nos élèves et la distance avec eux. Alors oui, aimer et servir, c'est veiller l'étincelle,

accompagner et élever, c'est éveiller l'étincelle, mais jamais en surplomb de nos élèves, mais dans une posture humble et patiente, car nul serviteur n'est au-dessus de son maître. Et nous aussi nous devenons l'élève de nos élèves, dans l'épreuve d'une générosité mutuelle où l'élève se fait finalement prochain, lointain, proxime et ou, par cette considération, nous l'orientons vers le Royaume, vers l'épreuve d'un chemin, épreuve d'un chemin que le précurseur, saint Jean-Baptiste, nous invite à rendre droit. Rendre droit, préparer le chemin du Seigneur, et comme le disait Frère Joël aux Francs-Bourgeois jeudi : « Le Christ est ce chemin, mais il n'a jamais ajouté un terme. ». Entrer en échange dans le cœur, dans l'arche de la Parole, dans l'appel et la réponse, c'est peut-être être au milieu du chemin de nos vies, ensemble, dans l'écoute mutuelle, la bienveillance d'un regard. Le Christ, s'il est chemin, est aussi vérité et vie.

Dans ce rythme ternaire, s'ouvre alors l'épreuve, non d'un pèlerinage, non d'une errance, mais bien d'un voyage où la part d'inconnu c'est l'étincelle qui vibre, l'étincelle qui est celle nous invitant à l'épreuve d'une générosité, c'est-à-dire à la contemplation et à l'action, non que le « et » ici soit un « 'et » de dissociation ou d'opposition, mais plutôt un « et » de complémentarité. Agir dans le monde sans en être, vivre dans le temps depuis l'éternité, c'est être fils de la lumière, fils de l'étincelle. Être présent à cette écoute dans le discernement, la charité discrète, c'est peut-être, dans cette condition filiale que s'éprouve alors ce que saint Jean-Baptiste de La Salle appelait la mission de l'éducateur, une mission qui passe au-delà de toutes nos images pour aller à l'image qui est le Christ, image véritable du Père, en conformation avec lui, et dépasser même cette image pour rencontrer l'inconnu. Rencontrer cet inconnu où le serviteur se fait étincelle lui-même, porteur d'étincelles, s'engageant dans la mission. Alors comment l'étincelle nous habite, comment nous la transmettons ? Dans l'intériorité, dans le silence de la contemplation nous apprenons à regarder, nous apprenons à écouter, loin du tintamarre, et c'est un enjeu aujourd'hui où nous sommes constamment plongés dans le bruit, de réserver chaque jour un temps à l'adoration, un temps à la contemplation, pour retourner ensuite dans nos classes en étant très proches de cette étincelle et en la transmettant à travers notre cours, notre écoute et notre présence. Donc c'est vraiment une attitude recueillie et détachée de ses intérêts propres où le sens de la présence, où le sens de la disponibilité s'éprouve dans l'inappropriable. L'élève ne m'est pas connu, il est pour moi un inconnu dans l'altérité et dans la distance, mais il est pourtant ce tout proche, ce proxime, celui qui est le même et pourtant autre, celui qui est distant et pourtant proche, car nous partageons bien une même condition filiale. Alors il s'agit bien de voir comme je suis vu, de voir l'élève à partir du regard même de Dieu. Regarder cet élève que j'ai devant moi depuis le regard de Dieu, c'est m'ancrer dans l'action depuis la contemplation, vivre dans le temps depuis l'éternité.

Nicolas de Cuse qui est un héritier de maître Eckhart dit dans « le Tableau ou la Vision de Dieu » : « Je suis parce que tu me regardes. » Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu ? Depuis la source, depuis l'étincelle,



depuis cette lumière où l'œil dans lequel Dieu me voit est l'œil même dans lequel je vais regarder chacun de mes élèves, un œil du service, un œil de la connaissance, un œil de l'amour.

Alors, vivre une mission éducative, c'est s'ancrer dans le chemin de l'incarnation, un chemin d'unité, où la vie née du baptême de feu est donnée à nos élèves comme une vie où chacun peut se construire ou se reconstruire, car c'est une vie nouvelle, une vie nouvelle qui est éveillée dans et par l'étincelle, où est en jeu la question de la filiation adoptive, cette question, au cœur de la spiritualité chrétienne à travers la notion d'homme noble. Souvenez-vous, je vous ai cité, au début de l'intervention, une phrase de maître Eckhart : « Souviens-toi de la grande noblesse que Dieu a mise en toi. Se souvenir, c'est la vibration d'une étincelle, et si je n'y suis pas attentif, cette petite flamme s'éteint. Alors l'attention se fait écoute, et quand l'écoute est réelle, elle porte la fécondité d'une parole offerte et d'une présence vraiment attentive à chacun de nos élèves. Alors les trois conditions de cette filiation adoptive seraient d'abord de mettre l'accent sur nos œuvres, c'est-à-dire d'accomplir notre mission éducative par amour, sans chercher directement à avoir un fruit immédiat, mais en semant, en étant des semeurs, en faisant confiance à Dieu, en s'ancrant dans la promesse, et c'est justement ce que maître Eckhart nous appelle à vivre : c'est Dieu lui-même qui agit en nous, dès lors que nous sommes devenus véritablement des fils adoptifs, dès lors que nous sommes nous-mêmes dépris de notre ego,

La deuxième condition, c'est ce qu'il appelle la ressemblance, c'est-à-dire la participation à la grâce de Dieu dans la contemplation où je puise une énergie de l'étincelle : sa lumière, je vais ensuite agir depuis cette lumière à travers une troisième condition, c'est-à-dire la conviction d'habiter la mission, le temps de mon activité, et l'espace de l'école, à partir de ce petit point, cette petite étincelle qui est le lieu de la profondeur de l'intime, le lieu de la naissance de Dieu dans l'homme, où l'on devient par grâce ce que Dieu est par nature.

Et je terminerai à travers ce tableau. Alors l'image de l'homme noble chez maître Eckhart est portée par trois figures : Marthe, Paul et Marie-Madeleine. J'ai choisi Marie-Madeleine, c'est une figure présente dans toute la spiritualité chrétienne du XIV<sup>e</sup> siècle et particulièrement dans la mystique rhénane. Marie-Madeleine, vous la voyez sur ce tableau de Fra Angelico, la fresque qui est au musée San Marco à Florence, voulant toucher le Christ qu'elle vient de reconnaître : elle voit que c'est lui et elle l'appelle « Rabbouni » parce que c'est son nom. Et le nommant et le reconnaissant, lui-même lui dit : « Ne me touche pas ». Cet interdit du Christ à Marie-Madeleine, c'est peut-être pour nous l'épreuve même, l'épreuve négative d'une générosité non pas expansive, qui donnerait à partir de ce qu'elle voudrait donner, mais d'une générosité qui se reçoit de Dieu lui-même. Vivre de sa présence, vivre de Dieu lui-même, c'est porter la parole et l'enfanter, comme le Christ invite Marie-Madeleine à le faire, sans

s'approprier l'image du Christ même pour lui-même, mais en allant la porter aux autres.

Et je terminerai par une citation d'un philosophe que vous connaissez tous qui parle de générosité : c'est René Descartes dans « Les Passions de l'âme ». Il dit que la générosité, c'est la liberté de l'homme et c'est la plus haute vertu, « celle qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il se puisse légitimement estimer. » Qu'est-ce que ça veut dire pour René Descartes ? Ça veut dire d'abord, finalement, savoir que rien ne m'appartient d'autre que la libre disposition de ma volonté, et que je ne dois pas m'enorgueillir de quelque chose ou au contraire me rabaisser, mais tenir en vigile de l'esprit cette petite étincelle, c'est-à-dire le cœur même d'une conscience de ce que j'ai reçu pour le porter aux autres, et ainsi, finalement, exécuter ce à quoi je suis appelé, c'est-à-dire être et suivre parfaitement ce que Descartes appelle « ma liberté d'homme », c'est-à-dire suivre la vertu.

En conclusion, je voulais vous dire juste un petit mot sur l'Esprit de Pentecôte, c'est cet Esprit Saint qui élève notre âme et qui l'enlève dans l'étincelle et que nous réactualisons à chaque eucharistie où nous vivons dans le temps depuis l'éternité, où nous sommes transformés totalement en Dieu de même que le pain, dans ce mystère eucharistique, est converti au corps du Christ dont nous sommes appelés à être les membres.

Merci.